Ksenya Kiebusinski, Alexander Motyl, éds., The Great West Ukrainian Prison Massacre of 1941

Thomas Chopard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10164>

DOI : 10.4000/monderusse.10164

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 707-710

ISBN : 978-2-7132-2698-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Thomas Chopard, « Ksenya Kiebusinski, Alexander Motyl, éds., The Great West Ukrainian Prison Massacre of 1941 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 58/4 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10164> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10164>

Ksenya KIEBUZINSKI, Alexander MOTYL, eds.

The Great West Ukrainian Prison Massacre of 1941

Amsterdam : Amsterdam University Press, 2017, 431 p.

L'ouvrage introduit et édité par Ksenya Kiezbuzinski et Alexander Motyl, des universités de Toronto au Canada et Rutgers, aux États-Unis, tente de faire le point sur une brève séquence répressive soviétique : les massacres dans les prisons d'Ukraine occidentale à l'été 1941, peu après l'annexion à l'Union soviétique et peu avant l'arrivée des armées allemandes.

Le volume se présente avant tout comme un recueil de documents. Il est de ce point de vue réussi : la présentation des sources ou les index sont limpides. Les documents présentés sont divisés en trois parties. La première regroupe les documents administratifs qui recouvrent les directives soviétiques et les rapports relatifs à l'évacuation des prisons, deux rapports allemands et les correspondances diplomatiques polonaise et britannique qui se font l'écho du phénomène. Cette masse documentaire permet d'identifier nettement la politique de répression soviétique optant pour l'élimination de la plupart des prisonniers incarcérés dans les territoires annexés. Si la précipitation domine, les ordres soulignent les décisions fermes provenant des plus hautes instances et la maîtrise du processus. Le gisement archivistique soviétique est toutefois loin d'être épuisé. Les coordinateurs de l'ouvrage sont les premiers à souligner l'absence des documents des organes de sécurité – rapports d'arrestation, interrogatoires, etc. – qui permettraient de porter une lumière sur le détail des événements. « Notre espoir est que cette publication [...] stimulera la recherche », en particulier sur les *perpetrators*, avancent les auteurs ; ce choix documentaire limite toutefois cette perspective.

Les deux parties suivantes regroupent les comptes rendus donnés dans la presse de la découverte des geôles et des victimes, et une petite soixantaine de témoignages

divers. Écrits par des survivants ou des témoins, des Polonais, des Ukrainiens ou des Juifs, ils ont été écrits pour l'essentiel dans l'émigration, sur une période allant des lendemains de la guerre à très récemment. Ces témoignages sont classés au gré des vingt-trois localités concernées, soulignant que le phénomène couvre tous les territoires annexés par l'URSS suite au pacte germano-soviétique, au-delà du cas bien connu de Lviv. Une ampleur que relaye aussi une utile carte. Une importante iconographie, enfin, parfois peu connue, permet de donner à voir amplement, presque douloureusement, les conséquences de ces exécutions de masse.

On pourra regretter que les documents, donnés dans leur langue d'origine – russe, ukrainien, polonais, allemand, anglais, français – ne soient pas traduits en regard vers l'anglais (un travail qui aurait certes été d'une tout autre ampleur). Cette polyphonie limite le public concerné par l'ouvrage aux spécialistes de ces confins multiethniques, quand il aurait pu servir d'appui à des perspectives plus larges. On regrettera aussi que le point de vue allemand soit peu mobilisé, à part dans les témoignages. Leur variété permet d'identifier les différents fils que les populations ont tirés à partir de ces exécutions de masse de l'été 1941 : décapitation des intelligentsias nationales, annexion soviétique brutale, flambée d'antisémitisme. L'avantage des sources est de ne jamais enfermer les événements dans une seule perspective, notamment nationale.

Le lecteur, loin d'être abandonné dans cette masse documentaire, bénéficie de deux introductions. La première est donnée par les deux coordinateurs de l'ouvrage, Ksenya Kiebusinski et Alexander Motyl. Mais comme une deuxième introduction sont donnés des extraits d'ouvrages ou d'articles scientifiques traitant du sujet, pour la presque totalité datant de ces vingt dernières années. La taille fort réduite des extraits d'ouvrages ou d'articles (quelques pages, parfois un montage d'extraits) laisse dubitatif sur l'utilité de cette section par rapport à une solide bibliographie commentée. Cette option allège l'introduction de discussions historiographiques, mais laisse ainsi justement certains éléments implicites. Elle lisse les positions historiographiques et les enjeux de débat.

L'introduction des deux coordinateurs de l'ouvrage – et au-delà les documents rassemblés – met les massacres de l'été 1941 en perspective avec leurs conséquences immédiates : une flambée d'antisémitisme et une série de pogroms en Ukraine occidentale qui accompagnent la découverte des fosses. L'introduction pose le cadre des exécutions, mais se garde d'avancer des précisions, notamment quant au nombre de victimes (« de 10 000 à 40 000 »). Évoquant le poids de ces massacres dans l'imaginaire ukrainien, les deux auteurs n'en soulignent pas moins que les victimes étaient à 70 % ukrainiennes et à 20 % polonaises. Les introducteurs se demandent pourquoi les historiens ne s'intéressent pas de près aux massacres de 1941. Les nombreux auteurs qu'ils citent semblent détromper ce constat. La question qu'ils feignent de ne pas poser est plutôt de savoir pourquoi ces massacres n'occupent pas une place prépondérante dans le narratif général sur la Seconde Guerre mondiale. Ce à quoi ils répondent que les étudier « distrairait de, ou mettrait sur le même plan que l'Holocauste » (p. 31). Faut-il donc voir là deux mémoires concurrentes ? Car à mettre en miroir exécutions du NKVD et pogroms antisémites,

une question affleure : faudrait-il considérer la liquidation des prisons en Ukraine soviétique comme des crimes anti-ukrainiens, comme une persécution sur base purement ethnique, les exécutions étant assimilées à un « massacre anti-ukrainien et anti-polonais » au détour d'une ligne ?

Si le traitement des exécutions pose des questions, celui de l'antisémitisme appelle plus de critiques. L'introduction réduit l'enjeu à une approche individuelle. Les groupements politiques – et notamment le nationalisme ukrainien – sont renvoyés à leur éternelle diversité. Au-delà, leur production (journaux, pamphlets, etc.) ne semble pas permettre d'entrevoir les représentations de leurs sympathisants. Toute histoire (du) politique paraît impossible. L'antisémitisme des pogromistes est par ailleurs renvoyé à l'appât du gain, comme si cela était incompatible avec un antisémitisme plus politique. Travail de déconstruction qui à force brouille l'analyse. Leur mise en récit tente d'évacuer la responsabilité de certains Ukrainiens dans les violences, et plus encore la participation de certains groupes politiques ukrainiens. En effet, les pogroms seraient « commis par les unités allemandes [...] et des éléments des populations locales ukrainiens et polonais » (p. 28), qui « rejoindraient des violences préexistantes plutôt qu'elles ne les initieraient » (p. 45). De la même façon, l'introduction distingue nettement des « vues distinctement antisémites », d'une assimilation des Juifs sans distinction à des soutiens du pouvoir soviétique. Le mythe judéo-bolchevik, l'un des fondements de l'antisémitisme du ^{xx}^e siècle ne serait pas « distinctement antisémite » ? Et comme souvent, la croyance au mythe judéo-bolchevik est renvoyée à l'attitude des Juifs eux-mêmes, non à ceux qui y croient. Les raisons sont à chercher dans la surreprésentation des Juifs dans l'appareil répressif et dans l'afflux de réfugiés juifs. La surreprésentation des Juifs dans les organes de répression soviétiques en 1941 en Ukraine occidentale mériterait toutefois des précisions plus amples. Car les auteurs mentionnent eux-mêmes que nombre des tchékistes juifs des premiers jours ayant été purgés en 1937, la proportion de Juifs est réduite à moins de 3 % en 1939. L'idée viendrait de la confrontation des Ukrainiens et des Polonais au NKVD des années 1930 : mais de quelle confrontation s'agit-il dans une région annexée en 1939 ? L'afflux de réfugiés juifs serait une autre raison pour expliquer la flambée brutale du mythe judéo-bolchevik en Ukraine occidentale ; il semble bien plutôt illustrer la préexistence du mythe qui réinterprète l'arrivée de réfugiés comme une invasion et une adhésion au gouvernement du pays d'accueil. Les documents rassemblés dans l'ouvrage lui-même soulignent la vigueur du judéo-bolchevisme chez de nombreux témoins qui rétrospectivement évoquent y compris la façon dont le mythe a supplanté l'appréciation qu'ils pouvaient avoir de connaissances ou de voisins. À aucun moment finalement n'est posée la question de la conjonction de l'occupation allemande et d'un antisémitisme ukrainien et/ou polonais – dans le cadre duquel les massacres des prisons de 1941 auraient joué le rôle tout à la fois de confirmation de l'amalgame judéo-bolchevik et d'accélérateur. Que les massacres aient reconfiguré l'antisémitisme en Ukraine, qu'il faille donc l'historiciser et non l'essentialiser, comme y invitent les auteurs, n'ôte rien.

À trop détacher les pogroms de l'été 1941 de tout contexte antisémite pour les rabattre sur des « violences interethniques » sans plus de précision, les auteurs de l'introduction aboutissent à des conclusions douteuses. Ainsi, ils limitent la Shoah à l'extermination systématique des Juifs d'Europe, sans y inclure la politique de persécution antisémite des années qui précèdent, sa montée en puissance et en radicalité (p. 64). Bien étrange façon d'appréhender l'extermination des Juifs d'Europe en la faisant commencer strictement en fin 1941, quand les études sur les mécanismes menant à l'extermination ont montré le rôle crucial joué par l'entrée en guerre contre l'Union soviétique : la confrontation immédiate des Allemands avec la violence soviétique est venue confirmer l'idée d'une guerre raciale contre le judéo-bolchevisme et les pogroms commis par les populations locales ont aussi servi d'encouragement à la politique antisémite nazie. On retrouve en filigrane la disculpation des mouvements nationalistes ukrainiens quant à leur antisémitisme ou leur participation aux violences antisémites, portée par le narratif ukrainien nationaliste contemporain. Ainsi qu'une ethnicisation à marche forcée des acteurs (des victimes comme des bourreaux), déjà à l'œuvre dans le discours nationaliste des années 1940. Les pogromistes sont renvoyés à leur individualité, masse indistincte et indocile. Le volume aurait pu permettre d'envisager d'autres questions, souvent douloureuses : pourquoi le nationalisme ukrainien a-t-il répondu, autant en 1941 qu'auparavant en 1919, à sa mise en péril par de violentes actions antisémites ? Quels liens la projection d'une nation ukrainienne indépendante entretient-elle avec l'idée d'une Ukraine débarrassée de ses minorités ethno-religieuses ? Quel rôle les Allemands ont-ils joué dans cette flambée antisémite ? Au vrai, l'historiographie se penche déjà sur le sujet¹. Et refusant de s'affronter à ces questions, ce volume perd de son intérêt au profit d'un recueil de documents un peu bancal.

1 – Pour une récente discussion de ces problématiques, notamment soulevées par John-Paul Himka et Alexander Prusin, cf.: Tarik Cyril Amar, *The Paradox of Ukrainian Lviv. A Boderland City between Stalinists, Nazis and Nationalists*, Ithaca, Cornell University Press, 2015.

Thomas Chopard
IHR, University of London
Cercec, EHESS